
M A N U S C R I T

UNE HEUREUSE OCCASION
d'Aphra Behn
Traduit de l'anglais par Bernard Dhuicq

cote : ANG94D163

Date/année d'écriture de la pièce : 1686
Date/année de traduction de la pièce : 1993

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE

Une heureuse occasion

Jouée en 1686, *The Lucky Chance* est la 15^e pièce d'Aphra Behn. Après avoir produit des pièces inspirées par les romans précieux, elle trouva sa voie en se tournant vers ses contemporains dont elle sut tourner en ridicule les travers. L'époque se reflète bien sûr dans le théâtre d'Aphra Behn, tout comme le contexte français se lit dans les textes de Molière. Contemporaine de Wycherley et d'Etheredge, Aphra emprunte la verve du premier dans les rôles masculins et la retenue du second pour faire parler les femmes.

Pièce dont l'action est toujours relancée par de nombreuses entrées et sorties, *Une heureuse occasion* demeure "moderne" en dépit de son contexte historique marqué : les échevins, sir Prudent et sir Faiblard, vieux barbons, sont d'anciens partisans de Cromwell, des "Têtes rondes" ; ils représentent la classe des marchands qui allaient précipiter la chute des Stuart et asseoir définitivement la monarchie constitutionnelle. Les jeunes amants, Bellamour et Bontemps sont les homologues des libertins d'alors, Rochester, Sedley et autres "roués" ; ils sont dans la tradition des "Cavaliers", défenseurs de Charles Ier. Les personnages secondaires masculins, Jobard, Le Bruyant, sont des petits-maîtres, des "précieux ridicules". Les femmes ont "le beau rôle" ; elles portent de véritables noms : Laetitia, Julia, Diana ; elles n'ont pas de façade mais sont elles-mêmes, expriment tous leurs désirs et aspirent à des amours fondées sur la constance. Clins d'oeil aux spectateurs avec allusions à Shakespeare ou références à celui-ci font partie de la riche intertextualité d'*Une heureuse occasion* : on y entend en particulier l'écho des joûtes oratoires des amants de *Beaucoup de bruit pour rien*, pour ne citer que cette comédie. Vie, plaisir, mouvement, sensualité, esprit donnent à cette pièce toutes ses qualités qui furent sans doute celles d'Aphra Behn.

En conclusion, il faut souligner le message "féministe", avant la lettre, de la pièce : Aphra Behn condamne les mariages forcés, celui de Jobard et de Diana, les mariages "disproportionnés", celui de sir Prudent Coffre-plein et de Julia, celui de sir Faiblard Voudrait-tant et de Laetitia. Ces trois femmes revendiquent toutes le droit de vivre pleinement, librement mais sans pour autant se servir du double code qui permet aux hommes de tromper leur partenaire tout en lui imposant la fidélité. Julia est la femme mûre qui devient l'enjeu d'une partie de dés infâmante et pour son mari et pour son amant. Celui-ci se fait passer dans le lit conjugal pour son mari avec l'accord de ce dernier. Parfois dans un univers manichéiste, les hommes, l'homme en général, sont décrits comme des créatures faibles et perverses qui de chasseurs deviennent chassés et font même parfois l'objet de la pitié féminine. Faut-il rappeler que les féministes américaines avaient donné comme titre à leur magazine littéraire le prénom de cette femme hors du commun, *Aphra* ?

Bernard Dhuicq

Une heureuse occasion

PERSONNAGES

Sir Faiblard Voudrait-tant, vieil échevin, époux de Laetitia
Sir Prudent Coffre-plein, vieux banquier, époux de Julia
Monsieur Bontemps, jeune homme à la mode, amant de Julia
Monsieur Bellamour, fiancé de Laetitia, se fait passer pour le neveu de sir Faiblard
Monsieur Jobard, neveu de sir Prudent, petit-maître
Le capitaine Le Bruyant, l'ami du précédent
Monsieur Bonnes-manières, commis de sir Prudent, frère de Laetitia, amoureux de Diana
Haillons, valet de Bontemps
Ralph, valet de sir Faiblard
Dick, valet de sir Prudent,
Crincrin, un maître de musique
Un messenger
Deux portefaix
Un domestique
Lady Coffre-plein, Julia, amoureuse de Bontemps, franche et généreuse
Laetitia, fiancée de Bellamour, épouse de sir Faiblard, jeune et vertueuse
Diana, fille de sir Faiblard, amoureuse de Bonnes-manières, vertueuse
L'effrontée, servante de lady Coffre-plein
Mère La Crasse, logeuse de Bontemps, femme d'un forgeron dans le quartier de la petite Alsace
Susan, servante de sir Faiblard
Phillis, servante de Laetitia
Un pasteur, des musiciens, des danseurs et des chanteurs

ACTE I

SCENE 1

La rue, au point du jour
(Paraît BELLAMOUR, déguisé, en vêtements de voyage)

BELLAMOUR :

C'est le jour qui point là-bas !

Le jour que tous saluent avec joie, à l'exception des amants qui, eux, bénissent l'ombre ;

Les amants ou bien ceux que condamnent les lois sévères, comme moi.

Ces dures lois qui me condamnèrent pour un meurtre que je commis pour me faire justice et me défendre ; devant ces lois sévères, ce meurtre a la gravité d'un assassinat qu'aurait entraîné une querelle d'ivrognes ou de catins ; il a la gravité de l'assassinat qu'aurait entraîné la vengeance mesquine d'un lâche.

Voici la demeure du père de Laetitia... (Il regarde autour de lui)

Et voici ce cher balcon

Qui si souvent fut témoin de nos amours ;

D'où elle m'adressa mille soupirs,

Mille regards amoureux, mille serments !

O, toi, cher témoin de ces moments de bonheur,

Combien je te bénis, combien je suis heureux de te revoir

Après cette longue absence, après six longs mois d'exil.

(Entrent plusieurs musiciens)

VIOLON :

Attendez un peu, Messire Crincrin ! allons-nous jouer nos airs avant la noce ?

CRINCRIN :

Il en sera toujours ainsi désormais ; en effet, chaque fois que j'ai joué un lendemain de noce, la mariée était endormie, le marié fourbu ; tous deux étaient de si mauvaise humeur qu'ils en venaient à haïr tout ce qui leur rappelait qu'ils s'étaient mariés.

(Ils se mettent à jouer et à chanter)

[Lève-toi, Chloris, accorte jeune fille, lève-toi !

Etonne donc le jour qui point là-bas

Surprend le monde qui t'adore, en lui montrant que

Tes yeux sont plus riants et plus joyeux que lui.

Les Cupidons conduisent le jeune marié

Et offrent, tout à l'entour, leurs sourires ;

Hymen, le Dieu du mariage, a posé sur l'autel sa couronne ;

Tous tes amants éconduits soupirent et sont éperdus de peine.

Pour te voir passer, ils emplissent la plaine ;

Les bosquets sont jonchés de fleurs,

Chaque jeune berger, que l'envie inspire,

Souhaite que cette heure soit la sienne ;

Lève-toi donc, afin que le Dieu du jour,

Lorsque tu te donneras à ton amant,
Contemple un plus grand nombre de trésors
Qu'il n'en a jamais vus dans sa vaste course.

PHILLIS paraît sur le balcon et lance de l'argent aux musiciens.

BELLAMOUR :

Mais ! ... c'est Phillis, la servante de Laetitia

CRINCRIN :

Fi donc, Dame Phillis, nous prenez-vous pour de simples violonneux qui ne jouent que pour de l'argent ? Je suis venu rendre hommage, le jour de ses noces, à Dame Laetitia car c'est une de mes élèves.

PHILLIS :

Elle ne vous adresse cela que pour boire à sa santé.

CRINCRIN :

Venez, mes gaillards, allons à la taverne.

(Les musiciens sortent)

BELLAMOUR :

Dieu ! N'a-t-il point dit Laetitia ?

Entendre ce nom me pétrifie ;

Mon sang se glace ; mon corps d'où la vie s'échappe se couvre d'une sueur froide.

Holà ! qui va là ?

(Entre BONTEMPS enveloppé dans sa cape)

BONTEMPS :

Il est encore bien tôt mais mon âme s'impatiente.

Il me faut voir Laetitia. (Il s'avance vers la porte)

BELLAMOUR :

Que la mort et le diable m'emportent, voici le marié !

Attendez un peu Monsieur ! par le ciel ! vous n'irez pas plus loin !

(BELLAMOUR se dirige vers la porte où BONTEMPS frappe. BELLAMOUR le repousse en dégainant son épée.)

BONTEMPS

Eh bien ! Qui donc êtes-vous pour me barrer ainsi la route ? Retirez-vous !

(Ils échangent quelques bottes, puis, après s'être rapprochés l'un de l'autre, se dévisagent.)

BELLAMOUR

Bontemps !

BONTEMPS

Mon cher Bellamour !

BELLAMOUR

Amitié perfide ! Bassesse, imposture et trahison !

BONTEMPS

Me faire cela à moi, mon cher Henry ?

BELLAMOUR

Où donc se sont enfuis honneur, vérité et amitié ?

BONTEMPS

De telles vertus n'ont jamais existé. Ce ne sont que rêves de poètes.

BELLAMOUR

Mille mercis, Monsieur.

BONTEMPS

Je suis marri de cette méprise ou de ce que j'ai pu faire pour vous offenser. Rengainez donc votre épée ; un homme honnête donne ses raisons avant de dégainer aussi vite.

BELLAMOUR

N'êtes-vous pas, Monsieur, sur le point de vous marier ?

BONTEMPS

Certes non, Monsieur, tant qu'il y aura à Londres des hommes mariés à de jolies femmes.

BELLAMOUR

N'êtes-vous point amoureux ?

BONTEMPS

Le plus furieusement du monde et j'aimerais fort coucher avec ma belle volage et ensorceleuse.

BELLAMOUR

Quel objet nourrit ce furieux désir, Monsieur ?

BONTEMPS

Vous menez votre inquisition rondement ; mais il ne convient pas de révéler de noms ; mon cher Henry, je ne suis pas une girouette ; tel vous m'avez quitté, tel vous me retrouvez. J'en pince toujours pour la perfide Julia, l'épouse du vieil Echevin. Si leurs épouses deviennent honnêtes, le moment est venu d'enlever aux Marchands de la Cité

les privilèges et les chartes qui leur furent accordées. Mais, de grâce, Monsieur, répondez moi sur un ou deux points.

BELLAMOUR

Répondez-moi d'abord ; que faites-vous ici de si bon matin ?

BONTEMPS

Par ma foi, je vous rends service. Votre damnée petite péronnelle de maîtresse a appris auprès de ses voisines l'art et la manière de faire des serments et de mentir sans retenue et va se...

BELLAMOUR (dans un soupir)

... marier.

BONTEMPS

Exactement et que Dieu cache la cible car elle en offre une belle à plus d'une flèche, sans compter celle de son mari, et c'est bien le meilleur de tous les archers qu'ait connu le parc de Finsbury ('Finsberi) ces soixante dernières années.

BELLAMOUR

De qui donc parlez-vous ?

BONTEMPS

Du cocu que vous allez faire, si vous menez votre affaire rondement.

BELLAMOUR

Taisez-vous donc ;

Vous vous moquez de moi ? De qui s'agit-il ?

BONTEMPS

D'un vieux chevalier, d'un échevin de la Cité, Sir Faiblard Voudrait-tant, un gai luron qui ne sait plus que se vanter et se contente de jouer les parfaits tracassiers. Mais ni la jeunesse ni la beauté ne pourront redonner du fil à sa lame.

BELLAMOUR

Fi donc ! Quelle histoire me contez-vous là ?

BONTEMPS

C'est une fort bonne histoire, si vous avez assez de panache pour la rendre encore meilleure.

BELLAMOUR

Vous vous moquez... mais en termes plus simples, dites-moi sans détour :

Que faites-vous ici de si grand matin,
à pénétrer dans cette demeure avec autant d'aplomb ?

BONTEMPS

Eh bien, votre maîtresse, Laetitia, votre femme, comme elle s'engagea à l'être, va ce matin épouser le vieux sir Faiblard Voudrait-tant ; elle y est poussée, je suppose, par le grand douaire qu'il lui a promis et par le peu de chance que vous avez d'être grâcié pour votre duel. Je crois, Monsieur, m'exprimer clairement ?

BELLAMOUR

Trop clairement, plutôt au ciel que je ne vous aie jamais entendu !

BONTEMPS

Ecoutez-moi donc : à votre départ, j'étais le confident de toutes vos amours, votre intermédiaire, votre maquereau en quelque sorte, et vous m'aviez donc confié la garde de Laetitia.

BELLAMOUR

Cela est vrai.

BONTEMPS

Je la voyais chaque jour ; chaque jour elle versait des flots de larmes pour son seigneur et maître adoré, le jeune Bellamour, à qui elle avait fait serment d'être fidèle.

Jusqu'au jour où, en vérité, je finis, pour nombre de raisons, par espacer mes visites quotidiennes.

BELLAMOUR

et par l'abandonner à la tentation... était-ce bien de votre part ?

BONTEMPS

Dois-je maintenant vous faire part, en un long récit, des raisons qui m'ont forcé à agir ainsi ou me laisser accusé d'avoir manqué à tous les devoirs qu'impose l'amitié ?

BELLAMOUR

Vous feriez bien de m'éclairer sur ce point.

BONTEMPS

Je perçois bien votre mauvaise humeur ; laissez-moi l'apaiser.

...Vous vous souvenez sans doute que ma Julia me joua le même tour que votre perfide Laetitia s'apprête à vous jouer, et épousa ici, dans la Cité, le vieux Sir Prudent Coffre-plein. Devant cela, je tempéai, rageai, jurai, comme vous avez envie de faire maintenant, mais ce fut bien en vain. Il n'y avait qu'une solution : cocufier le mari.

BELLAMOUR

En effet, je vous quittai alors que vous étiez tout à ce dessein.

BONTEMPS

Dessein que j'ai mené à bien ; je jurai, pleurai, fis des vœux, écrivis, tançai, priai et lançai des sarcasmes ; puis je la couvris de présents et de cadeaux de grands prix, au point que... (ceci doit rester entre vous et moi, mon cher Henry)... je mis en hypothèque, entre les mains du mari même de Julia, la plus grande partie de mes huit cents livres de rentes annuelles.

BELLAMOUR

Et c'est là le cap que vous voudriez me faire tenir ! merci bien !

BONTEMPS

Non, non bien sûr ! que la vérole emporte mon plan, toutes les femmes ne sont pas des infidèles. Certaines sont honnêtes et sont prêtes autant à donner qu'à prendre ; sinon, il n'y aurait pas autant de banqueroutes dans la Cité. En bref, Monsieur, je suis dans le dénuement, c'est-à-dire sans un liard, depuis six longues semaines, sans vêtement ni hardes pour me montrer ; j'ai donc négligé non seulement mes propres amours mais aussi les vôtres ; je suis forcé de faire croire à ma maîtresse que je vis retiré à la campagne auprès d'un oncle mourant qui, s'il était vraiment mort, me laisserait deux mille livres de rentes par an.

BELLAMOUR

Mais quel est le lien entre tout cela et votre présence ici ce matin ?

BONTEMPS

J'ai donc hiberné comme font les mouches qui attendent le retour du soleil et de sa chaleur bienfaisante ; elles reprennent alors vie et font à nouveau vrombir leurs ailes affaiblies ; mon hibernation dura jusqu'au moment où la nouvelle de ce mariage (dont parle toute la ville) me fit sortir de mon trou, dans le silence de cette heure matinale, afin de gronder la jeune fille volage.

BELLAMOUR

Vraiment ? ... menez jusqu'au bout votre aimable projet. Conduisez-moi auprès d'elle. Je suis certain qu'il n'est pas de femme, même en proie à une nouvelle passion, même tombée au plus bas degré de la prostitution, qui, en revoyant l'homme à qui elle a fait de grands serments, n'éprouve honte ou remords.

BONTEMPS

Pour vous seul, bien qu'il fasse maintenant grand jour et que cela signifie ma perte si on me voit, ... je vais me risquer à entrer... (il se cache dans sa cape)

(Apparaissent Sir FAIBLARD-VOUDRAIT-TANT, Sir PRUDENT COFFRE-PLEIN, JOBARD et LE BRUYANT. Ils traversent la scène et entrent dans la demeure.)

Avez-vous vu le marié, en compagnie de celui que je vais cocufier, le vieux sir Prudent Coffre-plein ? Eh bien, qu'avez-vous donc ?

BELLAMOUR

Le marié ! Il m'a pétrifié comme l'aurait fait la tête de la Méduse.

BONTEMPS

Cette tête de Méduse est, en fait, une tête de cocu ! Tout juste bonne à porter des cornes.

BELLAMOUR

Par le ciel, je vais m'emparer de Laetitia à l'autel même et l'emporter en triomphe.

BONTEMPS

Oui, et on vous emportera en triomphe à Newgate, où vous serez pendu en triomphe. Ce sera une bien maigre consolation de célébrer vos noces dans la cour des condamnés ... et d'être réveillé le lendemain matin comme l'est Barnardine dans Mesure pour Mesure à qui on demande dans la pièce : vous plairait-il de vous lever et de venir vous faire pendre, cher monsieur ?

BELLAMOUR

Que voulez-vous donc que je fasse ?

BONTEMPS

Comme beaucoup d'hommes de bon sens ont fait avant vous... cocufiez-le ! cocufiez-le !

BELLAMOUR

Fi donc et le laisser épouser Laetitia ! Elle, qui déjà est mienne par les vœux sacrés qu'elle prononça ! Ce serait un adultère pur et simple aux yeux du ciel !

BONTEMPS

Elle apprendra vite la chanson et la chantera d'autant mieux avec vous.

BELLAMOUR

Oh, seigneur ! Laisser Laetitia l'épouser et coucher avec lui ! Vais-je rester là planté à contempler cette femme sans scrupule et à la voir passer devant moi pour aller commettre une telle bassesse.

BONTEMPS

Ecoutez-moi bien, Henry : ayez grand soin de ne pas vous trahir et de risquer votre vie pour une femme volage qui peut-être maintenant n'a que haine pour vous.

BELLAMOUR

Voilà de bons conseils en vérité, mais la voir se marier ! Combien je perds courage chaque fois que je pense à ce mariage ! Au diable toutes ces pensées ! je veux me montrer résolu et hautain, ne ressentir que mépris pour cette femme qui me traite ainsi ; je m'estime bien au dessus d'elle.

BONTEMPS

Ma foi, vous voici à nouveau vous-même ;, vous vous conduisez maintenant comme un homme. Mais attention, les voici qui sortent, ne bougez surtout pas.

(Paraissent sir FAIBLARD, sir PRUDENT, JOBARD, LE BRUYANT, LAETITIA, l'air triste, DIANA, PHILLIS. Ils traversent la scène.)

BELLAMOUR

C'est bien elle ! Soutenez-moi, Charles, sinon je vais m'effondrer. Il m'a semblé qu'en passant elle m'a jeté un regard méprisant. J'ai déjà vu cette même fierté qui rend ces yeux aguichants lorsque nos querelles amoureuses les remplissaient de dédain. Laissez-moi les suivre ; si je survivais, elle ne m'échappera point.

(BELLAMOUR se prépare à avancer ; BONTEMPS le retient.)

BONTEMPS

Restez ; souvenez-vous que vous êtes ici proscrit et que votre arrestation signifierait votre mort.

BELLAMOUR

Soit ! je me contiens afin de rester en vie, mais elle n'appartiendra jamais à ce faquin. Diantre ! qui est ce gaillard ? N'est-ce point Ralph, mon fidèle confident ?

(Paraît RALPH.)

Dussé-je périr, je dois lui parler. Holà, l'ami ! de quelles noces s'agit-il ?

RALPH

De noces que le ciel n'a jamais consacrées, Monsieur ; il s'agit de celles de l'échevin Voudrait-tant et de mademoiselle Laetitia Bonnes-manières.

BELLAMOUR

Bonnes-manières, j'ai entendu parler d'elle ; n'était-elle point la maîtresse de...

RALPH

... du beau Bellamour, monsieur ; oui, un bien beau gentilhomme... Mais que son âme repose en paix ; il a été pendu, Monsieur. (Il pleure)

BELLAMOUR

Comment cela ! Pendu ?

RALPH

Pendu, monsieur, pendu à La Haye en Hollande.

BONTEMPS

J'ai appris cette nouvelle, mais ne l'ai pas crue.

BELLAMOUR

Pour quel motif l'aurait-on pendu ?

RALPH

Ma foi, pour haute trahison, monsieur, il a tué l'un de leurs rois.

BONTEMPS

La Hollande est une république et n'a pas de roi !

RALPH

Non, monsieur, il n'y a pas de roi mais il y en a plusieurs. C'était un marchand de fromages ; ils se sont querellés au sujet d'une bouteille de cognac, ont sorti leurs couteaux ; Monsieur Bellamour lui a tranché la gorge et a été pendu pour ça ; voilà toute l'affaire, Monsieur.

BELLAMOUR

Et la jeune dame a cru cette histoire ?

RALPH

Bien sûr, et elle en a été toute bouleversée ; les médecins l'ont donnée pour perdue ; on a eu beaucoup de peine à lui faire consentir à se marier. Sa fortune était faible mais l'espoir d'un titre et une chaîne en or donnée lors d'un prêche en plein air au cimetière de Spittal ('spitl) ont eu raison de sa peine. A votre service, Monsieur.

(RALPH sort.)

BELLAMOUR

C'est là un récit qui me remet un peu de baume dans le coeur.

(Entre un courrier, porteur de missives.)

COURRIER

Je vous prie, Monsieur, où puis-je trouver sir Faiblard Voudrait-tant ?

BELLAMOUR

Que lui veux-tu ?

COURRIER

Je dois lui remettre cette lettre qui vient de La Haye.

BELLAMOUR

(De La Haye ! je brûle de la lire.) Je suis son serviteur, tu peux me la remettre. (Le courrier s'exécute et sort). Voici peut-être le deuxième acte de ma tragédie. Je sens, Charles, que la malice s'empare de moi : je brûle de connaître les secrets du gaillard. En effet, à compter de cette heure, je veux être son mauvais génie, je veux le hanter, au lit, à table ; il ne dormira plus, ne mangera plus ; je veux troubler ses prières, ses ébats amoureux et le rendre fou. A moi, imagination, haine, amour et ruse. (Il ouvre la lettre) Et vous ! doux cupidons et, vous, démons sortis de l'enfer, inspirez ma malice ! (Il lit)

“ Cher frère,

Comme vous le souhaitiez, j'ai fait venir de Saint Omer mon fils que je dépêche auprès de vous pour vous servir. C'est un très bon comptable, prêt à entrer dans les affaires et très heureux de rencontrer cet oncle envers qui il est si obligé et envers qui, cher frère, je suis reconnaissant.

Votre frère qui vous aime,

Francis Voudrait-tant.

Ecoutez-moi, Charles, savez-vous bien qui je suis maintenant ?

BONTEMPS

Ma foi, mon ami fidèle, Henry Bellamour.

BELLAMOUR

Que nenni, Monsieur, vous vous trompez d'homme.

BONTEMPS

Peut-être !

BELLAMOUR

Je suis, voyez-vous, Charles, ce personnage pour qui la comptabilité n'a pas de secrets, ce jeune Monsieur ... comment l'appellez-vous déjà ?..., Voudrait-tant ! je débarque tout juste de Saint Omer et arrive en Angleterre chez mon oncle, l'échevin. Je suis, Charles, cet homme.

BONTEMPS

Je m'en souviendrai et m'en porterai garant sous serment si on me le demande.

BELLAMOUR

Cet heureux trait de génie a presque ramené la paix dans mon esprit. Si je ne m'entends pas avec vous, mon cher oncle, je jure de ne jamais coucher avec ma tante !

BONTEMPS

Ah ! quel gremlin vous faites ! mais, si vous me permettez, qu'avez-vous entrepris pour obtenir votre grâce ? Il serait bon que vous puissiez en être assuré !

BELLAMOUR

Hélas, Charles, c'est là où le bât blesse ! si je pouvais seulement être grâcié... J'ai cependant de très bons amis qui travaillent pour moi : mille guinées ; ces intermédiaires échouent rarement. Mais cependant toute intervention s'est révélée vaine, car je suis le premier à être condamné depuis le vote de la loi interdisant les duels. Il me tarde tant de revoir celle qui remplit de délices mon âme. Comme je demeurais sans nouvelle de vous tous durant ces six dernières semaines, je suis venu de Bruxelles sous ce déguisement ; je n'ai jamais mis les pieds à La Haye, bien qu'on m'y ait pendu. Mais pressons-nous, quittons ces lieux afin que je me transforme, de pied en cap, en jeune et beau galant, tout frais émoulu de Saint Omer et que je me présente dès la sortie de l'église.

(Ils sortent.)

SCENE 2

La demeure de sir COFFRE-PLEIN.

(Entrent lady COFFRE-PLEIN, L'EFFRONTEE, et le jeune BONNES-MANIERES. Ce dernier remet une lettre à lady COFFRE-PLEIN.)

(Lady COFFRE-PLEIN lit)

Si ma Julia savait combien je me languis dans cette cruelle séparation, elle aurait pitié de moi et m'écrirait plus souvent. Si seul l'espoir d'obtenir une rente de deux mille livres par an ne me tenait loin de vous, ah, ma Julia, combien j'échangerais vite cette vétille contre le prix plus élevé qu'est pour moi votre présence ; si je n'étais pas sans savoir qu'une fortune me rendrait plus aimable aux yeux de la belle Julia, j'abandonnerais tous mes intérêts ici pour me jeter à ses pieds et lui faire sentir la force de mon adoration.

Charles Bontemps

Par ma foi, Charles, tu te trompes : je te réserverai toujours le même accueil, que l'univers entier t'appartienne ou que ta fortune, comme je le sais fort bien, soit sur le déclin.

L'EFFRONTEE

C'est là, Madame, un bel exemple de gratitude de votre part. Car si sa fortune est en déclin, c'est qu'il l'a sacrifiée à sa passion pour vous. Il a tout mis en gage pour votre amour.

LADY COFFRE-PIEIN

Je donne à ma vertu plus de prix qu'à ma vie. J'aurais cependant préféré lui donner tout ce qu'il souhaitait de moi plutôt que d'être coupable de sa ruine.

L'EFFRONTEE

A mon sens, votre faute eût été moindre.

LADY COFFRE-PLEIN

Je reconnais que les bijoux, les bagues et les présents dont il m'a couverte ont, certes, entraîné sa déconfiture.

BONNES-MANIERES

C'est ma foi vrai, Madame. Il a même fini par vendre sa voiture pour offrir un bijou à votre Seigneurie. Ensuite, à quels extrêmes son désespoir ne l'a-t-il point poussé pour se ruiner... la boisson, le jeu, afin d'oublier votre mariage avec mon vieux maître.

LADY COFFRE-PLEIN

N'oubliez pas dans votre liste les catins qu'il fréquente.

BONNES-MANIERES

Non, Madame, soyez rassurée sur ce point.

LADY COFFRE-PLEIN (à BONNES-MANIERES)

Je veux sur ceci être mieux renseignée et c'est vous qui m'y aiderez si vous souhaitez que je vous aide à gagner le coeur de Diana.

BONNES-MANIERES

Je suis prêt à mourir pour vous servir.

LADY COFFRE-PLEIN

Oh ! combien fatals sont les mariages forcés !
Combien de ruines sont causées par ces unions !
Si j'avais seulement tenu le serment sacré donné à Bontemps
Comme je serais heureuse et comme il serait riche !
Alors que je me languis maintenant entre des bras qui me font horreur,
Et que je perds ma vie auprès d'un vieillard cacochyme et de ses catarrhes.
Crains-tu donc que Bontemps ne soit perdu ?

BONNES-MANIERES

Je suis votre serviteur dévoué et vous la meilleure des maîtresses : je ne veux donc pas vous faire de peine, car je sais que vous aimez ce malheureux plus que tout au monde.

LADY COFFRE-PLEIN

Tu ne peux me faire de peine ; poursuis, je te prie.

BONNES-MANIERES

Mon maître me dépêcha hier auprès de son notaire, Messire Pistole, afin que celui-ci adressât un avis à un certain Monsieur Panier-percé, pour lui signifier que sa première hypothèque venait à échéance, soit une rente annuelle de deux cents livres ; celui-ci a depuis lors gagé cinq ou six cents livres de plus auprès de mon maître. Cependant si la première hypothèque n'est pas levée, sir Coffre-plein s'attribuera le gage, comme le ferait, selon lui, n'importe quel homme avisé.

LADY COFFRE-PLEIN

En fait, n'importe quel gremlin ; car c'est ainsi que doit agir, selon lui, un homme avisé.

BONNES-MANIERES

Messire Pistole étant occupé par un milord à qui il prêtait de l'argent, m'envoya trouver ce monsieur Panier-percé tout dont le logement se trouve chez un forgeron dans la petite Alsace, ce quartier sordide où se réfugient ceux que poursuivent la justice.

LADY COFFRE-PLEIN

Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec Bontemps ?

BONNES-MANIERES

Madame, ce dénommé Panier-percé est Bontemps.

LADY COFFRE-PLEIN

N'est-il point chez son oncle dans le Northamptonshire ?

BONNES-MANIERES

Votre Grandeur a toujours eu l'habitude de me faire confiance.

LADY COFFRE-PLEIN

Pardonne-moi. Tu te rendis donc chez un forgeron.

BONNES-MANIERES

Oui madame, et je rencontrai à la porte cette créature horrible qu'il appelle sa logeuse. Il me sembla qu'elle avait été forgée par son mari lui-même, tant elle était couverte de suie. Je demandai à parler à monsieur Panier-percé ; elle m'ouvrit alors et se mit à couvrir son locataire d'injures, au point qu'entre son accent de poissarde de Billingsgate ('billinsgeit) et le martellement de son mari, je devins, sur le champ, sourd et muet. Les martellements finirent par cesser et elle finit par se taire pour reprendre souffle ; elle appela monsieur Panier-percé ; mais, sans réponse de sa part, elle me fit monter par ce qui semblait être une échelle plutôt qu'un escalier. Je finis par atteindre le dernier échelon et pénétrai dans ce palais enchanté où je découvris un homme qui oubliait tous ses soucis dans un sommeil profond malgré le vacarme du bas.

LADY COFFRE-PLEIN

Qui donc était-ce ? Bontemps ?

BONNES-MANIERES

Lui-même, Madame, que je réveillai ; que le ciel soit témoin de la grande confusion dont il fut saisi à ma vue, confusion qui n'eut d'égale que ma propre surprise. Honteux, il voulut se détourner mais lorsqu'il vit, à mon regard désespéré, que je le reconnaissais, il poussa un soupir, rougit et m'écouta lui narrer l'objet de ma visite. Il me pria ensuite de garder le secret, car il me jura ses grands dieux que sa vie et sa sécurité dépendaient de mon silence. Je n'en aurais même point parlé à présent, mais j'ai l'espoir que votre Grandeur va trouver quelque moyen rapide pour le tirer de cette condition lamentable.

LADY COFFRE-PLEIN

Juste ciel ! tout cela est-il possible ?

BONNES-MANIERES

Il en est arrivé au dernier degré de la misère. Et si vous aviez vu son logement !

LADY COFFRE-PLEIN

Décris-le moi !

BONNES-MANIERES

C'est, disons, comme Diogène le trouvait, un tonneau assez confortable, Madame. Il peut s'y étendre. Il y a tout juste assez de place pour un vieux tabouret près du lit, qu'on ne peut appeler couchette, presque aussi large qu'un pétrin d'arrière-cuisine ou qu'un

coffre d'usurier. Il y avait autrefois des rideaux en drap de Tournai à son lit ; ils ont maintenant disparu et il n'y a plus rien pour protéger ses yeux de la lumière, si ce n'est le tablier en toile bleue de la logeuse, noué par les cordons à une fenêtre, où est accroché un miroir à six sous, tout brisé et qui reflète autant de visages qu'on en voit dans Henri VIII, cette pièce aux personnages si nombreux ; ce miroir tient à peine droit et est caché par la trousse de toilette.

LADY COFFRE-PLEIN

Quelle description affligeante tu me donnes de son logis !

BONNES-MANIERES

Quant à son équipage, il est réduit à un unique petit Monsieur lequel, rendu effronté par la misère de son maître, est devenu plus un compagnon qu'un valet.

LADY COFFRE-PLEIN

Mais que dit-il de la saisie de ses terres ?

BONNES MANIERES

Il poussa un soupir et s'écria, 'Eh bien, adieu arpents misérables ! Vous ne me causerez plus de tracas puisque tout cela a pour cause l'amour !'

LADY COFFRE-PLEIN

Combien d'argent lui faut-il pour racheter ses terres ?

BONNES MANIERES

Cinq cents livres, Madame.

LADY COFFRE-PLEIN

J'en ai assez entendu ; je t'ordonne de lui porter, sous un déguisement quelconque, cette somme comme si elle provenait d'une source inconnue. Je ne voudrais, pour rien au monde, qu'il pense que cet argent vient de moi. Je suis bien décidée à m'en tenir à cette réserve et à cette conduite vertueuse.

L'EFFRONTEE

A la place de madame, je me servais de l'argent de sir Prudent et lui rendrais ainsi la monnaie de sa pièce.

BONNES MANNIERES

Votre Grandeur ne devrait avoir aucun scrupule à ce sujet, si vous saviez comme ce pauvre gentilhomme a été maltraité par mon maître cruel.

LADY COFFRE-PLEIN

Je possède déjà la clef de son coffre ; comme elle était perdue, il en fit refaire une autre ; j'ai retrouvé la première et l'ai gardée.

BONNES MANNIERES

Madame, voici le moment le plus propice pour votre affaire, car mon maître vient de partir à l'église pour donner ma soeur Laetitia, en mariage.

LADY COFFRE-PLEIN

Qu'il en soit ainsi. Je vais commettre ce larcin et vous, vous allez vous préparer à lui porter l'argent ; nous irons ensuite dîner chez ta soeur, la jeune mariée.

SCENE 3

La maison de sir FAIBLARD.

(Entrent en scène, sir FAIBLARD, LAETITIA, SIR PRUDENT, JOBARD, DIANA et LE BRUYANT. SIR FAIBLARD chante et les salue.)

SIR FAIBLARD

Bienvenue ! Et maintenant ! la danse du tapis ! Bienvenue ! bienvenue ! (Il embrasse la mariée) Ventrebleu, tu es vraiment la bienvenue, mon petit coeur.

JOBARD

Il me semble que notre jeune dame, la mariée, est bien mélancolique.

SIR PRUDENT

Certes, les jeunes dames vertueuses le sont toujours le jour de leurs noces.

SIR FAIBLARD

Du moins pendant la journée. (Il chante)
Lorsque le brillant Phébus s'avance
Jusqu'au lit de Thétis pour apaiser sa flamme
Et faire ce qu'il n'est point besoin de nommer.
Nous autres mortels, sous son influence, faisons de même.
Alors, la vierge rougissante oublie
Ses minauderies et toute sa modestie
S'enroule autour de son amant qu'elle étreint,
Tel le lierre ou telles les vrilles de la vigne.

Hola, Ralph, la bouteille, coquin, la bouteille de vin de Xéres, canaille. Si tu étais un sommelier digne de ce nom, tu nous aurais accueillis à la porte avec la bouteille. Ventrebleu, mon petit coeur, à ta santé.

JOBARD

Finissons en, à la santé du petit polichinelle que nous donnera la mariée !

SIR FAIBLARD

Allons, allons, gredin, allons, on y viendra, chenapan, ce sera pour demain matin. Ventrebleu, nous allons nous occuper de notre affaire, mon petit coeur ; à notre amour ! (Il boit à nouveau)

LAETITIA

Je meurs rien qu'à l'idée de cette affaire ! J'aimerais mieux être morte, en vérité.

SIR FAIBLARD

Ah, quoi, qu'est-ce ? Des larmes le jour de son mariage ! Eh bien ! eh bien ! petite polissonne, ma petite chose, minou fripon, cessez, coquine, oh la méchante, oh la méchante. (Il lui donne de petites tapes, la cajole, la caresse et la poursuit) Attends, attends, attends un peu, un baiser, un baiser, un baiser et faisons la paix ; tiens, tiens ; qui va donner la fessée à son petit bébé ? allons, allons, petite péronnelle, donne-moi un gage...

(Elle boit un peu)

SIR PRUDENT

Voilà une jeune dame fort sage et modeste. J'en mets la main au feu. Mon épouse aurait sans réserve tout accepté d'emblée.

SIR FAIBLARD

Mon Dieu, ma petite chérie, encore un baiser, un baiser, un baiser ; attends, attends, attends, ventrebleu, vivement cette nuit, voyez, voyez un peu sir Prudent, voyez-moi un peu cet oeil !

SIR PRUDENT

Par ma foi, quel oeil en effet, mon compère ! et modeste qui plus est !

SIR FAIBLARD

Par Dieu, je l'aime de plus en plus. Ralph, appelle la vieille Suzanne. Allons, Messire Jobart, donnez les verres. Ventrebleu, dans mon jeune âge, je n'aurais jamais laissé les jeunes donzelles dépérir ni perdre leurs couleurs, mais je les aurais aguichées, cajolées et culbutées pour faire rougir leurs joues comme une pomme d'api, sacrebleu. Je peux encore bien m'en tirer et ce n'est pas ma petite maîtresse qui sera jalouse.

(Entre la vieille SUZANNE. Sir FAIBLARD lui chuchote quelque chose ; elle sort.)

LAETITIA

Je ne le serai jamais, Sir, et me montrerai obéissante.

SIR PRUDENT

Voilà une femme très avisée. Si seulement ma Julia avait un peu de sa réserve. Mais c'est que ma belle dame joue les beaux esprits.

(La vieille SUZANNE réapparaît avec un coffret.)

SIR FAIBLARD

Regarde un peu, mon petit chat, regarde tous ces beaux joujoux pour la petite coquette ; va, prends tout, prends tout ; débarrasse-toi de ces colifichets sans valeur, de ces verroteries de théâtre, de ce collier, de ces pendants et de tous ces bijoux de pacotille ; ventrebleu, je ne veux te voir porter que de vrais bijoux ! c'est un ordre ! Regarde, ceux-

là sont aussi vrais que le rouge qui te monte aux joues, aussi vrais que mon coeur, mon amour. Va, mets-les et fais toi belle. (Il lui donne le coffret)

LAETITIA

Croyez-moi, monsieur, je ne mérite pas votre bonté.

SIR FAIBLARD

En voilà assez, un peu plus d'amour et moins de cérémonie, donne donc un bon baiser au vieil imbécile ; c'est tout le prix qu'il demande. Attention, petite coquine aguicheuse, je vais monter doucement derrière toi, t'attraper et te surprendre, ventrebleu. Par Dieu, c'est bien ce que je veux faire. Va t'en, va t-en.

LAETITIA

Seigneur ! ce vieillard amoureux me lève le coeur !

(LAETITIA et DIANA sortent.)

SIR PRUDENT

Comment cela, Sir Faiblard, ai-je bien entendu ? Monter derrière elle ? J'espère bien que non. C'est à mon avis contraire à la décence de ne pas attendre le moment permis par la loi.

SIR FAIBLARD

Permis par la loi ! Diantre, j'espère bien que tous les moments sont permis par loi quand il s'agit de sa propre femme.

SIR PRUDENT

Mais les sages respectent et les moments et les saisons.

SIR FAIBLARD

Les sages quand ils sont jeunes, Sir Prudent ; mais quand ils sont vieux, les sages doivent saisir l'occasion par les cheveux, car ce n'est plus pour eux comme c'était autrefois, non, ce n'est plus comme autrefois. (Il chante et il danse)

(Entre RALPH.)

RALPH

Il y a là, dehors, un jeune gentilhomme qui voudrait vous parler.

SIR FAIBLARD

Hum, j'espère bien que ce n'est pas ce Bellamour qui vient pour interdire la publication des bans ; si c'est lui, il arrive trop tard. Apporte-moi donc d'abord ma grande épée et fais ensuite entrer ce gentilhomme.

(RALPH sort.)

JOBARD

Voici la mienne qui a beaucoup servi, je vous l'assure et je vous prie, Monsieur, d'en user.

SIR FAIBLARD

Grand merci, Monsieur.

(Entrent RALPH et BELLAMOUR ; celui-ci, déguisé, remet une lettre à sir FAIBLARD qui la lit.)

Comment... mon neveu ! Francis Voudrait-tant !
Il le serre dans ses bras.

BELLAMOUR

(à part) [Je suis bien aise d'apprendre mon nom de baptême.]

SIR FAIBLARD

Sir Prudent, voici mon neveu ; c'est un jeune bachelier de Saint Omer ; mais il n'est pas venu pour témoigner au procès des Jésuites.

SIR PRUDENT

Par Sainte Marie ! il n'en est que plus sage, Monsieur, car les Jésuites ont plus perdu que gagné à ce jeu.

JOBARD

Monsieur, mes hommages et mon respect car vous avez beaucoup voyagé.

SIR FAIBLARD

C'est un jeune homme bien comme il faut ; c'est le portrait craché du vieux Frank Voudrait-tant. Mais, Francis, tu es maintenant dans une ville corrompue par le vice, Francis, pour ce qui est de la fornication, des complots, de la bamboche et des beuveries ; Francis, il te faudra fréquenter l'église et ne pas fréquenter les gens de mauvaise vie sinon tu risques fort de mettre à mal mes coffres de pistoles, Francis ! Allons donc ! Tu as appris à tenir les comptes ?

BELLAMOUR

C'est ce que j'ai étudié.

SIR FAIBLARD

Garde-toi bien de te montrer impertinent ! Il te faudra m'obéir, Francis !

BELLAMOUR

Je ne veux aucun traitement de faveur, comme on le fait pour un neveu. monsieur, je veux être traité comme votre serviteur.

SIR FAIBLARD

Ma foi, tu es un très honnête gaillard, Francis, et je te souhaite la bienvenue ; je ferai ta fortune. Venez donc, sir Prudent, faire un tour de jardin avec moi et bien nous entendre au sujet de votre neveu Jobard et de ma fille Diana.

SIR PRUDENT

Voilà qui est avisé, monsieur, je suis votre serviteur.

(Sir FAIBLARD et sir PRUDENT sortent.)

JOBARD

Vous avez donc beaucoup voyagé,

BELLAMOUR

J'ai vu, monsieur, une petite partie du monde.

JOBARD

Moi aussi, monsieur, et je remercie les étoiles d'avoir accompli presque tous mes voyages à pied, Monsieur.

BELLAMOUR

Vous n'êtes donc pas allé très loin, je suppose.

JOBARD

Non, monsieur, ce fut surtout pour me divertir ; en fait, si je vous disais que je me suis rendu jusqu'en Irlande à pied, monsieur.

BELLAMOUR

Allons donc, monsieur, ne va-t-on point en Irlande en bateau ?

JOBARD

Bien sûr, monsieur, mais je m'y suis rendu à pied ; j'ai passé toute la traversée à faire les cent pas sur le pont du navire.

BELLAMOUR

C'est là votre plus grand voyage, monsieur ?

JOBARD

Le plus grand, mais c'est le bout du monde et il est certain qu'on ne peut aller plus loin.

BELLAMOUR

Etes-vous bien sûr qu'aucun autre endroit ne puisse susciter la curiosité ?

JOBARD

Non, Monsieur, je vous l'assure, c'est là que se trouvent les merveilles du monde. Permettez-moi, monsieur, de vous en signaler une. On y trouve un port qui, depuis sa construction, n'a jamais pu recevoir d'embarcation, mais, grâce à un autre miracle, le roi de France s'apprête à y entrer avec une grande flotte de navires pour y débarquer cent mille hommes.

BELLAMOUR

C'est une très grande merveille, mais ne trouve-t-on point dans ce pays, monsieur, des centaines de fous ?

JOBARD

Voilà un autre objet de curiosité : voir un homme perdre son esprit.

LE BRUYANT

Par la Sainte Vierge, monsieur, plus un homme est fou, plus il devient sage.

JOBARD

Dites-moi, je vous prie monsieur, quelle sorte de miracles fait-on par centaines à Saint Omer ?

BELLAMOUR

Aucun, monsieur, depuis celui qu'accomplit cet étonnant docteur de Salamanque : son don d'ubiquité lui permit d'être en Angleterre et en Espagne en même temps.

JOBARD

Comment cela, monsieur ? mais c'est impossible.

BELLAMOUR

C'est là tout le merveilleux de la chose ! monsieur, c'était impossible.

LE BRUYANT

Mais ce miracle n'en a été que plus grand, monsieur, car on y a cru.

(Entrent lady COFFRE-PLEIN, L'EFFRONTÉE, sir PRUDENT et sir FAIBLARD.)

SIR FAIBLARD

Cela suffit, cela suffit, sir Prudent, nous nous comprenons fort bien. Monsieur Jobard, votre oncle, ici présent, et moi-même avons conclu l'affaire, la jeune fille est à vous avec trois mille livres le jour du mariage, ensuite avec une rallonge après le décès de votre oncle, ce qui plaît bien à celui-ci.

JOBARD

Vraiment, monsieur ? Je suis son obligé. Mais il conviendrait peut-être que l'affaire reçoive mon agrément.